

Remarques sur la structure d'*A la Recherche du Temps perdu*

—la position du narrateur dans le temps et la structure circulaire—

Yoshifumi HAMADA

Pour ce qui concerne le problème de la structure d'*A la Recherche du Temps perdu*, bien des critiques comme Jean Rousset,⁽¹⁾ Michel Raimond⁽²⁾ et Jean-Ives Tadié⁽³⁾ ont fortement montré et maintes fois rappelé que cette œuvre géniale avait une forme circulaire. En revanche, Germaine Brée, dans son excellente et profonde étude, s'est opposée elle seule⁽⁴⁾ dès 1950 à la thèse de la forme circulaire. Celle-ci est, bien entendu, dans la mesure où le héros, tout en coïncidant avec le narrateur au dénouement, deviendra le narrateur de sa propre histoire vécue. La raison sur laquelle s'appuie cette remarque sur la forme circulaire de la *Recherche* tient entièrement au fait qu'ils situent la position temporelle du narrateur à un temps postérieur à tout le passé du héros, pour em-

(1) *Notes sur la structure d'"A la Recherche du Temps perdu"*, reproduites par Jacques Bersani dans *Les critiques de notre temps et Marcel Proust*, Paris, Garnier, 1971, p. 105.

(2) *Le Signe des Temps*, tome I, Paris, S. E. D. E. S., 1976, p. 13.

(3) *Lecture de Proust*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 215.

(4) *Du temps perdu au temps retrouvé*, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. 36 et suiv.

prunter l'expression à Gaëtan Picon, à "un présent ultime", à "un présent de fin de vie"⁽⁵⁾, bref, au temps d'un auteur des Mémoires. Pour le narrateur ainsi situé dans le temps, il est bien naturel qu'il ait déjà eu les révélations de toute sorte : révélation du temps écoulé, celle des trois coups successifs de la mémoire affective, celle de sa vie vécue, révélée capable d'être les matériaux de son futur roman à écrire.

Pourtant, dans *Proust et le Roman*, essai d'une synthèse de la *Recherche*, J.-I. Tadié nous a fait remarquer une étape incompréhensible et contradictoire concernant la structure du roman.⁽⁶⁾ «La conclusion de l'œuvre, dit-il, est évoquée pour manifester le sens des trois arbres de Balbec, étape incompréhensible : "En effet, si dans la suite je retrouvai le genre de plaisir et d'inquiétude que je venais de sentir encore une fois, et si un soir—trop tard, mais pour toujours—je m'attachai à lui, de ces arbres eux-mêmes, en revanche, je ne sus jamais ce qu'ils avaient voulu m'apporter ni où je les avais vus" (I, 719). Une question inévitable s'impose ici : Pourquoi le narrateur, quoique placé bien après les révélations définitives du *Temps retrouvé*, a-t-il fini par ne jamais savoir ce que les trois arbres de Hudimesnil avaient voulu lui apporter ?

La question et la réponse dépendent exclusivement du moment auquel on situe la position temporelle du narrateur dans la *Recherche*. La présente étude a donc pour objet d'étudier à nouveau, en refondant la thèse jusqu'ici admise sur ladite position du narrateur, sa véritable

(5) *Lecture de Proust*, Paris, Mercure de France, 1963, p. 189.

(6) *Proust et le Roman*, Paris, Gallimard, 1971, p. 374.

position temporelle et de chercher, tout en nous référant au texte, une réponse à la question posée par J.-I. Tadié.

Mais, avant d'aborder notre étude, ce qu'il nous faut signaler, c'est notre distinction prise sur les différents niveaux du *je* dans l'œuvre. Bien différent de ce qu'ont montré les études de Louis Martin-Chauffier⁽⁷⁾ et de Marcel Muller respectivement sur "les quatre *je*" et sur "les sept voix narratives"⁽⁸⁾ dans la *Recherche*, nous nous contenterons de n'employer dans notre étude que trois distinctions indispensables du *je* proustien : le narrateur qui dit *je*, le héros qui est *je* et Proust l'auteur. Autrement dit, le narrateur qui revoit sa vie passée, le héros qui vit au jour le jour, Proust qui sait d'avance ce qui va se passer dans le récit.

* * *

«Longtemps, je me suis couché de bonne heure» (I, 3). Semblables à la formule magique de "Sésame, ouvre-toi!", ces 35 lettres ouvrent l'accès à l'univers proustien étendu à perte de vue aussi bien dans le temps que dans l'espace. Dans les premières pages de l'Ouverture, on voit un dormeur réveillé au milieu de la nuit se demander quand et où il se trouve. Il ressuscite des chambres où il a passé des nuits au cours de sa vie. Mais dans quel moment de sa vie, nous nous demandons, se trouve-t-il, identifié aussitôt avec le narrateur? Celui-ci se situe-t-il au moment de la fin de sa vie ou à un autre temps? Son évocation des chambres énumérées nous permet en effet de limiter la

(7) Jacques Bersani, *op. cit.*, pp. 55-56.

(8) *Les Voix narratives dans "A la Recherche du Temps perdu"*, Genève, Droz, 1965.

position du narrateur dans le temps au moins au-delà de son voyage à Venise, ou plus tard encore, au-delà de son court séjour à Tansonville chez Mme de Saint-Loup (I, 7).

Ayant ainsi globalement situé sa position temporelle, nous allons recourir, pour la mieux focaliser, à trois procédés tels que voici : (1) étude sur les passages dans lesquels le narrateur se montre au premier plan du roman, (2) étude en vue de savoir s'il a déjà eu les révélations définitives lorsqu'il se souvient de ses divers épisodes, (3) étude sur l'étendue recouverte des anticipations du narrateur.

L'étude (1) nous permettra au moins, nous l'espérons, de savoir si le moment—ou les moments—de l'évocation du passé du narrateur peut être situé à un moment bien déterminé ou non.

Le narrateur de la "chambre nocturne", maintenant bien réveillé, se met à se rappeler les lieux et les personnes qu'il y a connues. C'est d'abord "la nuit fatale" de son enfance à partir de laquelle toute sa vie a commencé qu'il revoit non pas par la mémoire involontaire, mais par la "mémoire de l'intelligence". Cette nuit lui avait été tellement douloureuse qu'il était toujours prêt à s'en souvenir. Une fois le drame de son coucher raconté, le narrateur, tout en restant dans sa position temporelle de celui qui se remémore son passé, ressuscite ensuite Combray, ressorti intégralement de sa tasse de thé. Lorsqu'il a terminé cette histoire, il dit : «C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de Combray...» (I, 186) Ici se révèle une continuité du temps de l'évocation entre le début du roman et la fin de la partie intitulée *Combray*. Et encore faut-il remarquer que "ces nuits" de

souvenirs ne durent pas moins qu'une nuit.

L'auteur prétend qu'*Un Amour de Swann* fait partie de la mémoire du narrateur, resurgi "par association de souvenirs" (I, 186) de celui-ci. Mais le récit d'un amour de Swann n'appartient pas à la rigueur à l'histoire racontée par le même narrateur, étant donné qu'il est retracé par un "il" sans doute à cause de ce que Proust a voulu rendre plus intime la perspective de Swann amoureux. Quoi qu'il en soit, le narrateur nous le raconte en décrivant la psychologie fort intérieure de Swann par, disons, le "biais littéraire".

Réapparu dans l'avant-scène du récit au début des *Noms de Pays : le Nom*, il maintient la même position dans le temps et dans l'espace que celle qu'il occupait dans les premières pages du roman, toujours dans sa chambre du préambule. «Parmi les chambres dont j'évoquais le plus souvent l'image dans mes nuits d'insomnie, poursuit-il, aucune ne ressemblait moins aux chambres de Combray ... que celle du Grand-Hôtel de la Plage, à Balbec ...» (I, 383)

Les dernières pages de *Swann*, description du Bois de Boulogne par un matin du début de novembre, nous sollicitent à faire des remarques intéressantes sur le temps du narrateur. Lorsqu'il dit : «Cette complexité du Bois de Boulogne ... je l'ai retrouvée cette année comme je le traversais ... un des premiers matins de ce mois de novembre ...» (I, 421-22), le début de ce passage nous permet de fixer "cette année" à celle où il raconte sa mémoire. — Et il faut qu'on se persuade bien qu'il ne s'agit plus de l'année où il a vu Mme Swann encore jeune se promener dans le Bois.⁽⁹⁾ — C'est dire que la promenade du narrateur

dans le Bois a eu lieu dans la même année que les nuits de l'évocation de son passé.

D'autre part, l'épisode du Bois qui dans l'édition actuelle sert non seulement de conclusion à *Swann*, mais encore de pierre d'attente à la matinée du dernier chapitre du dernier livre. Proust l'y a inséré au cours de ses corrections de la seconde série d'épreuves Grasset imprimées le 1^{er} septembre 1913, parce que la description du Bois n'y figurait pas. Il l'a ajouté, nous pensons, dans l'intention de mettre plus en relief le déficit des dons littéraires du héros et les miraculeuses révélations à la fin du roman.

La *Recherche* se fonde, comme J.-I. Tadié l'a bien montré⁽⁹⁾, sur deux présents de nature différente : l'imparfait, qui est le présent du héros dans le récit, et le présent de l'indicatif, qui est le temps du narrateur revoyant la scène. Il est facile de constater que l'usage du dernier devient de moins en moins fréquent, alors que celui du premier est de plus en plus nombreux. Autrement dit, le narrateur se plonge plus longuement dans son passé à mesure que son évocation s'accélère. Ainsi n'apparaît-il plus au début de la première partie des *Jeunes Filles*. En réalité, à la fin de cette partie et aux premières pages de celles qui suivent il réapparaît, mais d'une façon beaucoup plus fugitive. Tout de

(9) Au temps où le héros fréquentait les Swann, il était encore jeune. L'horreur du narrateur pour les automobiles qui ont remplacé les anciens attelages élégants et son sentiment d'être trop vieux confirment qu'il n'était plus adolescent. (Cf. I, 425)

(10) Cf. George Painter, *Marcel Proust*, tome II, Paris, Mercure de France, 1966, p. 250 et les Notes et Variantes de la *Recherche*, tome I, p. 964.

(11) *Op. cit.*, p. 307.

même, il n'est sans doute pas abusif de penser que le temps de ses regards rétrospectifs demeure postérieur à ceux du narrateur précédent.

Les parties qui en découlent, *Guermantes* et *Sodome*, successives l'une à l'autre dans le développement du récit lui-même, Proust semble avoir pensé que le narrateur n'avait plus besoin de réapparaître au premier plan du roman pour passer d'une scène à une autre. D'ailleurs, son apparition n'est en quelque sorte qu'intermittente dans *La Prisonnière* et *La Fugitive*. Néanmoins, nous trouvons dans la première page du *Temps retrouvé* cette phrase : «Je n'aurais d'ailleurs pas à m'arrêter sur ce séjour que je fis à côté de Combray...» (III, 691) En fait, il apparaît de nouveau au début du dernier livre. Là, au seuil du *Temps retrouvé*, deux faits nous renvoient à la chambre nocturne du préambule et, par les similitudes d'expression entre les deux passages, montrent une proximité — relativement éloignée en réalité⁽¹²⁾ — entre le temps de l'évocation du début du roman et celui qui s'est écoulé à Tansonville. Dans la chambre nocturne du début le narrateur a cru un moment qu'il était dans sa chambre chez Mme de Saint-Loup. «Plus de deux mille pages plus loin, suivant l'expression de Michel Butor, Proust reprendra presque les mêmes mots pour fixer cette seconde chambre.»⁽¹³⁾ Le deuxième fait a pour effet de reprendre le thème de la mémoire involontaire des membres (III, 699) dont il a parlé pour la première fois tout au début du

(12) Entre l'épisode de Tansonville et la matinée du *Temps retrouvé* il y a un intervalle de seize ans au moins. Lors du séjour du héros à Tansonville, Gilberte était enceinte et sa fille apparaîtra dans la matinée en question comme une jeune fille de seize ans.

(13) *Répertoire*, tome IV. p. 294.

⁰⁴ roman. Au reste, il se montrera fréquemment dans le début de la matinée chez la princesse de Guermantes, dont nous reparlerons plus loin.

De cette étude (1), nous retenons au minimum deux remarques importantes : le temps de l'évocation du narrateur maintient une continuité ; sa position par rapport au temps se situe à un temps assez limité, au-delà de son séjour à Tansonville et à un moment très proche de sa promenade dans le Bois de Boulogne.

* * *

Savoir si le narrateur a déjà eu les révélations racontées dans le dernier chapitre du *Temps retrouvé* a l'importance *capitalissime* pour ceux qui cherchent sa véritable position temporelle. Pour bien des critiques situant cette position au temps d'un auteur des Mémoires, le passage que nous allons montrer ci-dessous serait un des meilleurs critères sur lesquels ils fondent leur thèse. Il s'agit du passage où le narrateur parle de la mémoire involontaire déclenchée par le goût de la madeleine trempée dans le thé.

«(quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux)» (I, 47) (C'est nous qui soulignons.)

Ici le narrateur bénéficie bel et bien du miracle de la mémoire involontaire et ressuscite, grâce à elle, le Combray de son enfance. Mais il reste ignorant du secret de son bonheur. D'après la signification de la phrase entre parenthèses, nous constatons que le narrateur prévoit déjà

(14) Cf. *Recherche*, I, p. 5.

sa découverte de l'énigme de la joie apportée par la mémoire affective. Alors, pouvons-nous situer sans hésiter le temps du narrateur bien après les révélations définitives du *Temps retrouvé*? Bien que L. Martin-Chauffier ait défini Proust l'auteur comme celui qui "ne dit jamais ⁽¹⁵⁾ je", nous sommes obligés de penser que c'est justement Proust qui intervient lui-même en disant *je*. Nous avons d'autres exemples dans lesquels l'auteur intervient de la sorte. La parenthèse a pour fonction, nous pensons, de nous faire retenir l'attention sur l'importance que l'auteur accorde à la révélation ajournée à plus tard. Autour de l'énigme posée au départ de l'aventure et cette solution à la fin de l'ouvrage se fonde la structure fondamentale de la *Recherche*. L'expérience de la mémoire involontaire demi-révoilée au début et celle des trois coups successifs de la mémoire involontaire à la fin de l'œuvre sont les deux pivots sur lesquels s'articule toute la construction du roman. C'est donc Proust lui-même qui intervient ici pour ne jamais perdre le but à atteindre.

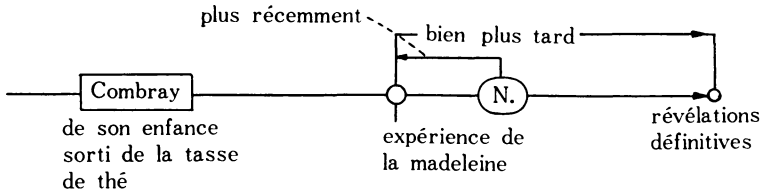
Bien plus, si l'on compare la parenthèse en question avec la phrase que nous présentons ci-dessous, on peut découvrir une nouvelle réalité de la position du narrateur. Elle se trouve à la fin de *Combray* que le narrateur vient de raconter.

(15) *Op. cit.*, p. 59.

(16) Cf. *Recherche*, II, p. 66 et III, p. 200: «Et pourtant, cher Charles Swann, que j'ai si peu connu quand j'étais encore si jeune et vous près du tombeau, c'est déjà parce que celui que vous deviez considérer comme un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans, qu'on recommence à parler de vous et que peut-être vous vivrez.» Bien que Proust le désigne comme Charles Swann, c'est en réalité à Charles Haas qu'il adresse la parole. La personne appelée comme "vous" n'est autre que cette personne réellement vécue.

«C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de Combray, à mes tristes soirées sans sommeil, à tant de jours aussi dont l'image m'avait été plus récemment rendue par la saveur — ce qu'on aurait appelé à Combray le 'parfum' — d'une tasse de thé...» (I, 186) (C'est nous qui soulignons.)

Rappelons, comme nous l'avons montré plus haut, qu'il y a une continuité de la position temporelle du narrateur dans son évocation entre la mémoire contenant la parenthèse et la phrase que nous venons de citer. Les deux phrases se succèdent donc dans le temps de la narration. Selon le contexte de la dernière phrase mentionnée, il est évident que l'expérience de la madeleine a récemment eu lieu par rapport au temps du narrateur. En outre, elle se place avant les révélations définitives parce qu'il était, lors de ladite expérience, "accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain" (I, 45), en d'autres termes, il n'avait pas encore les révélations salutaires du *Temps retrouvé*. Suivant la première citation, la découverte du secret de la joie sera ajournée à *bien plus tard*. De tout cela nous pouvons faire un schéma enfantin sans doute, mais assez réaliste.



(N.=la position temporelle du narrateur)

La recherche du secret de l'extase provoquée par la madeleine, que

le narrateur a remise à plus tard, se réalise finalement dans la matinée du dernier volume. Or, J. Rousset, un des critiques éminents plaçant la position du narrateur au moment ultime de sa vie, a insisté sans hésiter sur le fait que le narrateur feignait tout au long du roman les causes profondes des joies apportées par sa tasse de thé qu'il avait déjà eues.⁽¹⁷⁾ Est-ce bien possible? nous nous demandons. Reste donc à savoir s'il feint de les ignorer tout en sachant bien leurs causes. Ce n'est qu'en étudiant de près la psychologie du narrateur que nous pourrons le savoir. Pour ce faire, reprenons la dernière partie de *Swann* comme exemple à examiner. Comme le montre le verbe au passé composé dans cette parenthèse : « Cette complexité du Bois de Boulogne..., je l'ai retrouvée cette année... » (I, 421), celui qui dit *je* n'est autre que le narrateur qui a retrouvé le Bois récemment par rapport au temps où il raconte son histoire. Il se sentait "trop vieux" (I, 425). Il savait déjà la fugacité du temps écoulé (I, 427). Il y a revu quelques-unes qu'il avait autrefois aimées mais déjà "vieilles et qui n'étaient plus que les ombres terribles de ce qu'elles avaient été, errant, cherchant désespérément on ne sait quoi dans les bosquets virgilliens" (ibid.). Malgré tout cela, il n'avait pas alors le moins du monde les révélations définitives qui lui auraient été le salut sublime, car celui-ci aurait pu rendre indifférents tous ses abattements. Sinon, bien plus, il n'eût jamais énoncé ainsi : « Et toutes ces parties nouvelles de spectacle, je n'avais plus de croyance

(17) « La félicité que je venais d'éprouver était bien en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes » (III, 867).

(18) *Op. cit.*, p. 103.

à y introduire pour leur donner la consistance, l'unité, l'existence ; elles passaient éparées devant moi, au hasard, sans vérité, ne contenant en elles aucune beauté que mes yeux eussent pu essayer comme autrefois de composer» (I, 425).

En réalité, le narrateur, même lorsqu'il se rappelait sa promenade dans le Bois, ne comprenait pas le sens de sa vie et restait homme sans avenir ni destinée. D'ailleurs, Proust lui-même le confirme. Le 7 février 1914, il écrivait à Jacques Rivière : «Ce n'est qu'à la fin du livre ... que ma pensée se dévoilera. Celle que j'exprime à la fin du 1^{er} volume, dans cette parenthèse sur le Bois de Boulogne ... est *le contraire* de ma conclusion. Elle est une étape, d'apparence subjective et dilettante, vers la plus objective et croyante des conclusions.»⁽⁹⁾ Nous pouvons donc conclure que le narrateur d'alors se trouvait dans une étape, non pas celle qui assurait son avenir, mais celle qui serait remplacée bientôt par une étape ultime qu'est la découverte de la Vérité.

Dans d'autres passages comme celui des promenades avec Gilberte au côté de Combray au début du *Temps retrouvé*, il était encore loin d'avoir les révélations capitales qui auraient lieu dans la dernière matinée Guermantes. De fait, ne pouvant éprouver de plaisir au cours de ces promenades, il s'attristait d'être saisi d'un sentiment de son impuissance à écrire. Au reste, c'était en vain qu'il essayait de retrouver la trace de sa vocation née jadis dans les promenades du côté de Guermantes en ignorant complètement que la vérité profonde était

(9) Marcel Proust et Jacques Rivière, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1976, pp. 27-28.

cachée non dans le Combray de son "présent", mais dans son propre passé. Bien plus, son impression de la littérature incapable de révéler la vérité profonde, ressentie au cours d'une lecture du *Journal inédit* des Goncourt (III, 718), sa triste résignation de la reprise de la vie mondaine lors de son retour à Paris après "beaucoup d'années" (III, 854), tout cela confirme qu'il était loin d'atteindre sa vocation d'écrivain. L'absence de ses dispositions pour les lettres et même sa croyance au mensonge de la littérature ne l'ont-elles pas frappé avec une force plus que jamais? Si sa dépression la plus complète n'avait été qu'une feinte, et que, tout en sachant la Vérité qu'il cherchait longuement, il avait feint l'ignorer, quelle aurait été son extase due aux révélations du *Temps retrouvé*? Pour que sa félicité dans la dernière matinée Guermites soit authentique et que *Le Temps retrouvé* soit destiné à résoudre les problèmes avant le chapitre final, même le narrateur comme le héros doit absolument être l'homme sans lendemain et vivre dans une triste perspective. Proust dit dans sa correspondance: «La seule chose que je ne dise pas du personnage narrateur, c'est qu'il soit à la fin un écrivain, car tout le livre pourrait s'appeler une vocation, mais qui s'ignore jusqu'au dernier volume.» Lorsque Proust dit "le personnage narrateur", lequel représente à la fois le héros et le narrateur divisés dans notre étude et "le dernier volume" indique plus précisément la matinée Guermites du *Temps retrouvé*. Parce que le personnage narrateur ignore jusqu'à cette matinée au cours de laquelle il aura les révélations de toute sorte qu'il sera finalement un écrivain, il est évident

(20) *Correspondances générales*, III, Paris, Plon, 1930-36, p. 306.

que sa position à l'égard du temps se situe avant ces révélations ultimes du *Temps retrouvé*. Si le narrateur jetait un regard rétrospectif sur les événements de ce chapitre, ce que Proust a déclaré dans cette lettre serait démenti par son œuvre propre.

* * *

Tout au long du développement du récit le narrateur ne cesse d'anticiper sur ce qui arrivera plus tard au héros. L'étendue de la position du narrateur peut être plus resserée par l'étude sur les anticipations, car elles ne peuvent certes prévoir plus loin que des événements de son propre "présent". Prenons quelques exemples d'anticipation. A la fin de *Combray*, les anticipations significatives sont nombreuses. «... à l'heure où s'éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui» (I, 185). En parlant de son angoisse d'être privé du baiser maternel, il prévoit dans ce passage que son besoin terrible d'un être aimé lui deviendra inséparable de son amour pour Gilberte, surtout de celui pour Albertine. «Non ; de même que ce qu'il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis ... » (ibid.) Cette deuxième anticipation recouvre au moins *La Prisonnière*. «... le côté de Méséglise ou le côté de Guermantes m'ont exposé, pour l'avenir, à bien des déceptions et même à bien des fautes» (ibid.). Il s'agit, cette fois-ci, non seulement de la déception pour une prétendue spiritualité des mondains que le héros éprouvera une fois admis dans le monde dans *Guermantes* et *Sodome*, mais encore du mariage de Saint-Loup et de Gilberte à la fin de *La Fugitive* par lequel se réalisera la jonction des deux côtés longtemps inconciliables dans la

pensée du héros.

Toutes ces anticipations ne se prolongent pas évidemment au-delà de la matinée du *Temps retrouvé* — y compris la matinée elle-même! —, mais sauf la parenthèse de l'anticipation directe de l'auteur qui est en quelque sorte révélatrice de la présence de la matinée de l'apothéose finale dans le roman.

Mais voici celles qui ébranlent la position temporelle en question. Tous les exemples que nous allons présenter ici anticipent sur les événements qui ne pourront se passer qu'après la matinée en question. En effet, J.-I. Tadié a remarqué dans son étude : «Et le plus étonnant est que le récit se prolonge, dans ces parenthèses, au-delà de son propre dénouement, au-delà de la matinée Guermantes du *Temps retrouvé* : On entrevoyait ainsi (A) Odette “trois ans après” celle-ci, (B) la mort de Charlus, (C) le mariage de la fille de Gilberte, les personnages qui composeront le narrateur jusqu'à son agonie...» De ces quatre exemples, nous éliminons le dernier, car, pour le narrateur sachant son état de santé, il est bien naturel qu'il prévoie sa mort dans l'agonie et que cela ne se passe que dans son imagination. A la place de cette fausse anticipation expulsée, ajoutons-en trois autres encore : (D) Gilberte sera duchesse de Guermantes (III, 669), (E) le narrateur essaiera de voir

(21) III, 951.

(22) III, 803-4.

(23) III, 1028.

(24) III, 12.

(25) *Op. cit.*, p. 376.

(26) Il passe en effet beaucoup d'années à l'hôpital pour se soigner, mais en vain.

Odette après la matinée en question (III, 1020) et (F) quelques esquisses du roman que le héros aura décidé à la fin d'entreprendre seront écrites (III, 1039-44).

Pour ceux qui situent sans s'en douter la position du narrateur à bien des années après la matinée Guermantes du final, ces anticipations seraient les meilleurs exemples sur quoi s'appuie leur thèse. Mais, à dire vrai, *Le Temps retrouvé* est, à certains égards, sinon, comme l'a remarqué G. Brée, "chaotique"⁽²⁷⁾, au moins la partie la plus inachevée de la *Recherche* et encore, selon le dire de Pierre Clarac, «une bigarrure de fragments d'époques différentes, non reliés entre eux»⁽²⁸⁾. En ce qui concerne l'anticipation (D), on ne voit rien de telle ascension sociale de Gilberte dans la suite du roman ou nulle allusion n'est faite sur la mort d'Oriane. Et la phrase entre parenthèses : «(et bientôt après, comme on le verra, duchesse de Guermantes)» montre bien qu'il ne s'agit plus du niveau du narrateur. C'est Proust lui-même qui, intervenant afin de préfigurer le développement de son roman, anticipe sur l'avenir de Gilberte en prenant la parole. Quant à (A)⁽²⁹⁾ et (E), à lire attentivement

(27) *Op.cit.*, p. 32 et voir aussi l'article de Anthony R. Pugh dans *Les Entretiens sur Marcel Proust*, Paris, Mouton, 1966, pp. 247-61.

(28) *Trois grandes œuvres inachevées*, Europe, août-septembre, 1970, p. 15.

(29) Nous supposons que le paragraphe contenant l'anticipation (A), distingué du reste du texte par le soin de l'écriture et, supposé que sa composition remonte à une époque ancienne, comme l'indique l'éditeur dans les Notes et Variantes de la *Pléiade* III (p. 1142), appartenait au Cahier 51 partiellement reproduit par M. Bardèche (*Proust romancier*, II, pp. 408-11). Bien que l'éditeur, comme il l'indique dans la note de 2 de la p. 952, ait pris la "soirée" dans le manuscrit pour l'erreur commise par Proust, nous pensons que l'auteur ou C. Albaret a arraché la feuille en question du Cahier 51 et l'a collée après sans remanier au-dessus de la p. 29 du Cahier XX.

les Notes et Variantes du dernier volume de l'édition de la Pléiade, ces deux anticipations appartiennent aux paragraphes que Proust n'a pas indiqué d'une façon précise où ils devaient s'insérer. De plus, ils figurent tous les deux soit sur une feuille collée soit sur le long béquet en marge. La plus étonnante de ces anticipations est sans doute celle de (F) contenue dans un paragraphe presque à la fin du roman. L'ensemble de ce paragraphe montre, à prime abord, l'incohérence avec ceux qui l'entourent. Le narrateur, quoique situant l'action dans la matinée, dit : «Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien» (III, 1041). Au reste, à l'intérieur du paragraphe, il y a une contradiction apparente. Bien qu'il ait été frappé de la pensée que sa mort possible puisse être imminente, lui, malade, prétend : «Je n'avais à proprement parler aucune maladie» (III, 1039) ; et il parle des maux qu'il a (III, 1043). Rien n'est plus étonnant encore que cette superposition de deux temps différents : le temps de la décision de se livrer à écrire son roman et celui de la réalisation partielle de son œuvre.

De toute manière, ce qu'il est à remarquer, c'est que, d'après la lecture des Notes et Variantes de la Pléiade III et les connaissances de la méthode de composition non-linéaire de Proust ainsi que du contexte même du récit, tous les passages contenant les anticipations en question, à l'exception de celle de (A), appartiennent effectivement aux parties reprises, remaniées et ajoutées, dont les dates de rédaction étaient assez récentes.⁽⁸⁰⁾ Ils n'appartiennent pas sans doute aux versions anciennes de la *Recherche* de 1909-12 que nous étudierons ensuite. En outre, *La Fugitive* et *Le Temps retrouvé* où ils se trouvent sont les publi-

cations posthumes, en d'autres termes, Proust n'a pas eu le temps de leur faire subir d'ultimes corrections. D'après ces remarques faites, nous pouvons penser, en conclusion, que Proust les a ajoutés dans l'intention d'élargir le temps et le cadre du roman à partir au moins de la période de guerre. Mais, emporté par la mort, l'auteur n'a pu mener ce projet jusqu'à son terme. Mais quelle était la position du narrateur à l'égard du temps dans la structure des versions primitives à partir desquelles s'est développée l'édition définitive que nous lisons aujourd'hui?

* * *

Lorsqu'en 1909 Proust, en abandonnant le projet de l'essai critique de *Contre Sainte-Beuve*, a esquissé de premières ébauches destinées à la *Recherche* ou plutôt, pour être plus précis, il a achevé non seulement la première partie de l'ouvrage — Combray —, mais la partie qui correspond au dernier chapitre du *Temps retrouvé*⁽³⁰⁾. En écrivant les deux parties principales, le début et la fin, il a déjà formé la structure solide. Mais quelle était la place du narrateur dans ces versions anciennes? Ayant fait l'étude sur les Cahiers de Proust conservés à la Bibliothèque Nationale, Maurice Bardèche nous a donné dans les appendices de son premier tome une description des sept premiers cahiers de brouillons

(30) En ce qui concerne l'anticipation (E), elle est insérée dans la rédaction accomplie pendant la guerre de 1914-18, car "M. de Charlus pendant la guerre" a été ajouté par l'auteur inspiré de l'événement. Quant à (C), le passage figure sur le béquet inséré dans le manuscrit. Comme il contient cette phrase: "Je lui demandai si Robert avait été content d'avoir une fille" (III, 1028), par l'allusion à la mort de Saint-Loup au champ de bataille, il a été ajouté pendant ou après la guerre. L'anticipation (D) se trouve dans *La Fugitive* dont la principale rédaction était pendant et après la guerre.

(31) Cf. Philip Kolb, *La Genèse de la "Recherche,"* dans la Revue d'Histoire littéraire, Paris, Armand Colin, 1971, p. 797.

de Proust. D'après ses études, ce n'est qu'à partir du Cahier 3 que l'Ouverture de *Swann* va sortir du projet de *Contre Sainte-Beuve*. Pour connaître la position du narrateur dans ces versions, nous présentons un passage familier aux proustiens.

«En paraissant au-dessus des rideaux (le jour) ne vient pas seulement apprendre à celui qui vient de s'éveiller où est la fenêtre, où est la cheminée : mais aussi dans laquelle des toutes les maisons qu'il a habitées, dans lequel des pays qu'il a visités, dans laquelle des années de sa vie il se trouve... Mais dans l'obscurité, la chambre change encore de forme et s'entoure d'une autre demeure située dans un autre pays. Et tout à coup le jour se lève sur la cour de la caserne... puis notre main croit s'approcher du grand bahut d'une chambre de château... mais non, ce n'est pas un lit dans lequel nous sommes, cela doit être la chaise-longue où l'on s'endort après le dîner dans la villa au bord de la mer... Le jour n'avait pas encore paru : je pensais à l'article que j'avais envoyé, il y avait longtemps déjà au *Figaro*. Quand j'ouvris les yeux, le jour avait paru. Bientôt j'entendis qu'on se levait dans la maison. Huit heures, c'était le moment où maman entrerait me dire bonsoir.» (Cahier 3, folio 2 et 3)

Dans le récit des folios 31 et 33 du Cahier 3, la mère du narrateur entre dans sa chambre en lui apportant *Le Figaro* paru ce matin. Dans le folio 5 du même Cahier, il y a ces phrases : «J'ouvris le journal. Pas de chance, juste un article sur le même sujet.»⁽³²⁾ Il se rend compte que cet article n'est autre que le sien enfin paru dans le journal. Après le folio 3 du Cahier 3, toujours selon Bardèche, on trouve «huit versions différentes de ce début qui n'ajoutent rien d'important.»⁽³⁴⁾ Et les Cahiers

(32) *Marcel Proust romancier*, I, Paris, Les Sept Couleurs, 1971, pp. 201-2.

(33) *Ibid.*, p. 202. Ce cahier est écrit inversement en ce qui concerne ce récit.

(34) *Ibid.*

4, 5 et 6 sont des ébauches de la longue évocation de son passé : souvenir de son voyage à Venise,⁽⁶⁵⁾ souvenir intolérable du chagrin qu'il avait fait à sa mère.⁽⁶⁶⁾ Dans le Cahier 50, comme le critique nous a donné le développement du récit,⁽⁶⁷⁾ Proust commence un récit du séjour à Venise et il raconte la dispute que le narrateur a avec sa mère au moment du départ. Puis, dans le récit de leur retour à Paris, ils ouvrent deux lettres qui leur annoncent le mariage de Gilberte et le mariage de la fille de Jupien. Cet épisode se termine par l'évocation des vacances à Tansonville auprès de Gilberte mariée. Et M. Bardèche a remarqué : «A cet endroit le récit transite directement et nous nous retrouvons au début de l'essai sur Sainte-Beuve, au milieu même de notre scène initiale parce que Proust continue ainsi.» Et il cite ensuite ce passage : «C'est ainsi que, quand je restais sans dormir une partie de la nuit, je revoyais telle ou telle scène de ma vie d'autrefois (...).»⁽⁶⁸⁾ Bien que la partie de cette citation et de son développement se trouve émigrée dans l'édition actuelle à la fin de la première partie de *Swann*, il est évident donc que, dans les versions anciennes de la *Recherche*, le passage en question se trouvait juste avant la matinée Guermantes du *Temps retrouvé* à laquelle le Cahier 51, écrit après le Cahier 50, était destiné. Mais M. Bardèche ne se rendait pas compte, comme on le verra ensuite, de la vraie structure primitive de la *Recherche*.

⁽⁶⁵⁾ Les folios 16 et suiv. du Cahier 3.

⁽⁶⁶⁾ *Ibid.*, le folio 39.

⁽⁶⁷⁾ *Op. cit.*, I, p. 219.

⁽⁶⁸⁾ M. Bardèche a reproduit dans les notes des pages 219 à 220 les folios 73 à 77 du Cahier 50.

Comme Proust écrivait au critique Paul Souday le 18 décembre 1919 : «Le dernier chapitre du dernier volume a été écrit tout de suite après le premier chapitre du premier volume⁽³⁹⁾», il a poursuivi ensuite, comme l'ont affirmé Bardèche⁽⁴⁰⁾ et Henri Bonnet⁽⁴¹⁾, la rédaction des Cahiers 11 et 51, ébauches destinées à la matinée du *Temps retrouvé*. Le Cahier 58 dont M. Bardèche n'a pas parlé, H. Bonnet l'a reproduit après de pénibles déchiffrements. Les passages que nous présentons ici sont, selon ce critique, des ébauches de la fin de l'œuvre «telle que la prévoit Proust dès cette époque et qui portera finalement le titre de la «Matinée chez la Princesse de Guermantes⁽⁴²⁾».

V. 5 «J'étais arrivé depuis quelques jours à Paris dont les médecins venaient enfin de me permettre la résidence interdite depuis longtemps. Ma mère me dit que ma tante ... lui avait dit que la 1^{re} audition à Paris du second acte de Persifal avait lieu le lendemain chez la Princesse de Guermantes.⁽⁴³⁾»

P. 6 «Je descendais l'avenue du Bois où habitait maintenant la Princesse de Guermantes quand je rencontrai Bloch qui venait en sens inverse. «Tu ne vas pas dans ma direction dit-il? Je regrette car tout à l'heure j'ai à revenir dans ce sens, mais il faut que je rentre chez moi pour des «contingences vestimentaires» dit-il en riant, un doigt levé et le sourcil froncé, ses deux signes d'ironie. Il paraît que tu as fait un joli article ce matin dans le *Figaro*.⁽⁴⁴⁾ Je ne l'ai pas encore lu.» (C'est nous qui soulignons.)

La dernière citation se situe dans le contexte du récit développé dans

⁽³⁹⁾ *Correspondances*, t. III, p. 72.

⁽⁴⁰⁾ *Op. cit.*, t. I, p. 223.

⁽⁴¹⁾ *Études proustiennes*, I, Paris, Gallimard, 1973, p. 144.

⁽⁴²⁾ *Ibid.*, p. 118.

⁽⁴³⁾ *Ibid.*

⁽⁴⁴⁾ *Ibid.*, pp. 118-19.

le Cahier 58 juste avant l'épisode des pavés inégaux dans la cour de l'Hôtel du prince de Guermantes. Une sorte de continuité entre les folios 2 et 3 du Cahier 3 et la page 6 du Cahier 58 nous saute aux yeux. Evidemment, c'est le propos de l'article paru dans *Le Figaro*. L'article dont il s'agit, auquel le narrateur pense au début de l'Ouverture dans les versions primitives de *Swann*, Bloch en remarque la parution juste avant la matinée Guermantes du *Temps retrouvé* dans le Cahier 58. Celui-ci est, suivant les études de H. Bonnet, "de décembre 1910 ou postérieur de quelques semaines"⁽⁴⁵⁾. En outre, dans le Cahier 57, la dernière partie de la matinée chez la princesse de Guermantes, dont la rédaction est antérieure à 1912,⁽⁴⁶⁾ a été reprise et augmentée par Proust ; et on parle encore de l'article en question. Nous pouvons dire, par conséquent, que la structure de la *Recherche* conçue et écrite entre 1909-12 était beaucoup plus simple et schématique qu'on ne le pensait. Au début du roman, le narrateur pense à son article envoyé jadis au *Figaro* avant de se coucher. Sa mère lui apporte le journal contenant son article enfin paru. Il se mit à se plonger dans une longue évocation de son passé qui constitue dans le premier plan de l'œuvre la partie médiane du roman.⁽⁴⁷⁾ Et, une fois l'évocation de son voyage à Venise avec sa mère, du récit de son retour et de son séjour à Tansonville terminée, lui, bien réveillé, se rend à la matinée chez la princesse de Guermantes. Au cours de son chemin vers l'Hôtel des Guermantes, il rencontre son ami Bloch qui lui parle de la parution de l'article en question. Il

(45) *Op. cit.*, I, p. 122.

(46) *Ibid.*, p. 145.

(47) *Ibid.*, p. 150.

arrive à l'Hôtel, dans la cour duquel il butte contre des pavés mal équarris et, éprouvant la sensation d'une félicité incomparable, il parvient enfin à déchiffrer l'énigme du bonheur apporté par la mémoire involontaire. A cela se succèdent la découverte de son esthétique et le "bal de têtes" final. Bref, dans les versions anciennes de 1909-12, c'est en un seul jour que tout se passe : du matin de la chambre du narrateur à l'après-midi de la matinée Guermantes du *Temps retrouvé*. Tout le reste des épisodes est évoqué par le narrateur pendant le matin et le début de l'après-midi, heures où il a l'habitude de dormir. Dans ces versions le narrateur se place donc au matin même de la matinée Guermantes du dernier volume. Il n'en demeure pas moins vrai que lui, se dirigeant vers l'Hôtel des Guermantes, vivait le temps en voie de devenir, tout en ignorant les révélations définitives prêtes à lui arriver.

Bien que, certes, dans l'édition définitive de la *Recherche*, le narrateur ne parle plus de son article à l'Ouverture du roman, que la parution de son article dans *Le Figaro* ne se trouve plus au début de la matinée en question, mais elle soit émigrée dans *La Fugitive* (III, 567) et que la partie médiane de l'ouvrage ait été écrite de nouveau, reprise et retouchée à cause de la guerre, la structure première de la *Recherche*, nous pensons et comme l'a montré l'étude de P. Kolb,⁽⁴⁸⁾ n'a pas été fondamentalement bouleversée. Elle est restée "à peu près telle que Proust l'avait d'abord conçue en 1909".

(48) *Le Genèse de la "Recherche"*, p. 801 et voir aussi J.-I. Tadié, *Lecture de Proust*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 212 et suiv.

* * *

La position du narrateur ainsi située dans les versions anciennes de 1909-12, peut-on l'appliquer même à l'édition actuelle de la *Recherche*? Dans cette édition-ci il n'y a plus ni l'article du *Figaro* ni l'indice permettant de situer aussi exactement sa position que dans les versions de 1909-12. Ce n'est qu'en cherchant une sorte de changement de sa position à l'égard du temps que nous pouvons l'atteindre.

G. Brée a bien montré qu'il y avait dans l'ensemble de l'ouvrage, deux étapes de la vie du narrateur : «... la première est une longue étape, au cours de laquelle tous les rêves du narrateur, sauf celui d'être écrivain, se réalisent » et « une seconde étape, brève, (...) parcourue en quelques heures, au bout desquelles éclate soudain une révélation.⁽⁴⁹⁾ » En partant de la conception de la construction sous le signe de l'ambivalence (perdu et retrouvé) de la *Recherche*, le critique nous a fait remarquer que la position du narrateur changeait à partir de cette dernière étape racontée dans le chapitre de la matinée chez la princesse de Guermantes.⁽⁵⁰⁾ Or, le chapitre dont elle a parlé commence par une narration de la rentrée définitive du héros à Paris à la veille de la matinée de l'apothéose (III, 854). Les nuits de l'évocation du narrateur duraient, on s'en souvient, plus qu'une nuit et c'était dans sa chambre à Paris que cette évocation a eu lieu. Donc, une seule nuit est évidemment insuffisante pour y situer la position du narrateur, même si l'on voulait à tout prix la situer à la nuit de son retour. Mais quelle était la nuit de sa rentrée

⁽⁴⁹⁾ *Op. cit.*, p. 35.

⁽⁵⁰⁾ *Ibid.*, p. 39.

dans les versions anciennes et quand a eu lieu son retour à Paris au cours de laquelle il a senti de nouveau son manque de talent pour la littérature à l'occasion d'un arrêt du train en pleine campagne? (cf. III, 855)

Dans le Cahier 58, on peut constater effectivement qu'il y a deux retours du narrateur à Paris. Dans le verso 5 du Cahier 58 il parle de son retour définitif: «J'étais arrivé depuis quelques jours à Paris dont les médecins venaient enfin de me permettre la résidence interdite depuis longtemps.» Et un peu plus loin il parle que la matinée chez la princesse de Guermantes aura lieu le lendemain.⁽⁶¹⁾ Dans le verso 9 du même Cahier il raconte l'expérience qu'il a eue au cours de sa rentrée, à un arrêt du train en campagne. «C'était, dit-il, il y avait un mois environ, le jour où je retournais à Paris.»⁽⁶²⁾ Il est donc évident que dans ces versions il s'agit de deux rentrées distinctes. Comme il n'y en a qu'une seule, celle située juste avant la matinée en question, dans l'édition d'aujourd'hui, il est clair que Proust les a amalgamées pour en faire une. Mais l'intervalle ramené en un jour entre sa rentrée et cette matinée musicale, il est impossible qu'il contienne "les nuits" de l'évocation.

Bien que sa position à l'égard du temps semble être pour ainsi dire flottante, elle change à la vérité à partir de ce paragraphe situé au début de la matinée Guermantes du *Temps retrouvé*.

«La nouvelle maison de santé dans laquelle je me retirai ne me guérit

(61) H. Bonnet, *op. cit.*, p. 118.

(62) *Ibid.*, p. 123.

pas plus que la première; et beaucoup d'années passèrent avant que je la quittasse. Durant le trajet en chemin de fer que je fis pour rentrer enfin à Paris(...)» (III, 854)

A partir de ce début du dernier chapitre, une série de verbes au passé simple remplacent l'imparfait des temps évolutifs. Le jour de la matinée venu, le héros prend une voiture pour aller chez le prince de Guermantes. Ce qui lui arrivera plus tard, le narrateur aussi bien que le héros l'ignore, car son regard, n'étant plus rétrospectif, est désormais tourné vers l'avenir. Qu'il marche vers le néant ou vers l'illumination, il n'en sait absolument rien parce qu'il vit maintenant dans son propre présent qui n'est plus celui du héros dans le passé. C'est juste avant la résurrection de Venise réalisée par la mémoire involontaire qu'il recommence à penser à ce qu'il vit la veille à un arrêt du train en campagne. Il faut bien remarquer que dans ce paragraphe une série d'adverbes de temps tels que "aujourd'hui" et "maintenant" alternent l'un avec l'autre, adverbes de temps qui montrent que le narrateur vit dans le présent du récit, quoique le récit lui-même soit au passé : «J'essayais maintenant de tirer de ma mémoire d'autres "instantanés", notamment des instantanés qu'elle avait pris à Venise» (III, 865). Ce *je* n'est autre que le narrateur rejoint avec le héros, c'est-à-dire qu'ils vivent ensemble dans le même présent. Et un peu plus loin se trouve cette phrase : «...je ne me sentais pas plus de goût...pour décrire maintenant ce que j'avais vu autrefois, qu'hier ce que j'observais...» (ibid.) Cet emploi d'*hier* révèle parfaitement que le narrateur vit dans le présent du récit, en d'autres termes, le temps en voie de devenir.

G. Brée a remarqué exactement: «Il voit enfin devant lui "l'avenir"⁽⁵³⁾» Il se coïncide avec le héros non pas à la fin de l'œuvre, mais au début de la matinée Guermantes du *Temps retrouvé*. Ainsi la structure du roman consiste-t-elle en deux temps, tout à fait inégaux par leur longueur: le passé du narrateur et son présent. De ce point de vue, le problème posé par J.-I. Tadié et présenté au début de notre étude se révèle facile à résoudre.

* * *

Pour le critique qui situe la position du narrateur à la fin de la *Recherche*, c'est une "étape incompréhensible" que le narrateur, même après les révélations définitives, dit n'avoir jamais su ce que les trois arbres de Hudimesnil avaient voulu lui apporter. En revanche, cette étape n'est plus incompréhensible lorsqu'on la situe avant les révélations qui résolvent toutes les énigmes du "temps perdu". En effet, lors de l'aveu de l'ignorance de sens apporté par les trois arbres, il ne le savait véritablement pas; et il finit par le savoir dans le temps postérieur — la matinée — à celui de ses souvenirs.

D'autre part, à propos de la forme circulaire de la *Recherche*, J. Rousset comme J.-I. Tadié⁽⁵⁴⁾ en parle: «... le commencement et la fin se recouvraient avec précision.»⁽⁵⁵⁾ Ils auraient sans doute pris au pied de la lettre ce que Proust avait déclaré à Benjamin Crémieux, le 19 janvier 1922: «On ne pourra la nier (la composition rigoureuse du roman) quand la dernière page du *Temps retrouvé* se refermera exactement sur

⁽⁵³⁾ *Op. cit.*, p. 40.

⁽⁵⁴⁾ *Op. cit.*, p. 215.

⁽⁵⁵⁾ *Ibid.*, p. 99.

la première de Swann.⁽⁵⁶⁾ Nous sommes très loin de nier la structure rigoureuse du roman. Mais, lors de sa déclaration, Proust ne publiait pas encore *Sodome II* et *Le Temps retrouvé*⁽⁵⁷⁾ restait certes inachevé d'autant plus qu'on ne le pense. Ce n'est donc pas la déclaration définitive, nous pensons, mais une sorte d'annonce, le roman n'ayant été qu'encore à demi publié.

Si l'on admet cette forme circulaire de la *Recherche* et que le héros, ayant coïncidé à la fin de l'œuvre avec le narrateur, devient le narrateur de son propre passé dans son futur roman à entreprendre, celui qui dit *je* dans l'Ouverture du roman doit être *ce* narrateur. Dans cette hypothèse, il n'aurait plus pour lui que le passé tout à fait évolué. Il serait, selon l'expression de G. Picon, «l'homme qui sait déjà tout ce que l'enfant est destiné à vivre : car la vie est finie.⁽⁵⁸⁾ Si bien qu'à lui, hanté par l'idée de sa propre mort, allant vers le néant le plus absolu, il faudrait se livrer coûte que coûte, en s'empressant du reste, à la réalisation de son œuvre. En fait, il dit à la fin du roman : «Le jour, tout au plus pourrais-je essayer de dormir. Si je travaillais, ce ne serait que la nuit» (III, 1043). Or, cette nuit de l'Ouverture est-elle consacrée au travail sacré? Le moins du monde! On est bien peiné de reprendre la fameuse phrase : «Longtemps, je me suis couché de bonne heure.» En effet, le soir est non pas le temps de travail, mais le temps de repos. «...je passais, dit-il, la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois...» (I, 9) Là, il ne s'agit nullement de

⁽⁵⁶⁾ B. Crémieux, *Du côté de Marcel Proust*, Paris, 1929, chap. V.

⁽⁵⁷⁾ La publication de *Sodome* par N. R. F. fut le 3 avril 1922.

⁽⁵⁸⁾ *Lecture de Proust*, Paris, Gallimard, 1968, p. 27.

l'attitude d'un écrivain devant sa tâche sublime. Celui qui dit *je* dans les premières pages du roman ne peut évoquer son passé (non pas total, mais partiel) paisiblement que parce que la matinée Guermantes du *Temps retrouvé* n'a pas encore lieu.⁽⁵⁹⁾

Il n'est donc pas exact de dire que le roman a une forme circulaire, mais il a une forme diptyque du "temps perdu" et du "temps retrouvé", le temps du passé évoqué et le temps en voie de devenir du héros, si déséquilibrés qu'ils fussent par leur proportion. Ou plutôt, fondée sur un schéma linéaire qu'est la vie du héros, la *Recherche*, comme Proust s'explique sur ce point, peut "s'appeler une vocation"⁽⁶⁰⁾, c'est-à-dire, l'histoire d'une vocation d'écrivain.

(59) Cf. *ibid.*, pp. 26-27.

(60) *Correspondances générales*, III, p. 306. Voir aussi *Recherche* (II, 397).